

A la recherche d'un sujet pour le verbe tuer

Frère Santiago Agrelo
Archevêque émérite de Tanger

Le 40^{ème} Congrès de l'Association (espagnole) de théologiens et théologiennes Jean XXIII, qui s'est tenu du 3 au 5 septembre 2021, a étudié le thème du néolibéralisme, sous un titre qui n'utilise pas de circonlocutions inutiles : « Le néolibéralisme tue ». L'intervention qui ouvrait le débat est remarquable, d'abord parce qu'elle traite de front la question, sur un exemple sensible : le sort réservé aux migrants, ensuite parce qu'elle ce qu'elle est le fait d'un évêque.

Santiago Agrelo est franciscain, il a été archevêque de Tanger de 2007 à 2019. Tanger est tout près des deux enclaves espagnoles de Ceuta et Melilla, et là, il y a un problème permanent : des migrants, en général venus d'Afrique sub-saharienne, tentent de passer pour se retrouver en Europe, ou presque. Santiago Agrelo a vu de près le problème, il a vu ce qu'une politique de refoulement cause de blessures physiques et morales : « les frontières tuent », il a vu les dispositifs en place pour déshumaniser les migrants, il a vu les effets d'une information tendancieuse : « l'information tue ». Il voit que tout se tient et que la philosophie portée par le néolibéralisme n'y est pas pour rien : « le néolibéralisme tue ».

A tous ceux qui suivent les travaux de ce Congrès, les salutations cordiales d'un Frère mineur : Paix et Bien.

Le thème qui sera abordé par les communications est formulé comme suit :

"Le néolibéralisme tue : 'On ne peut pas servir deux maîtres : Dieu et l'argent'".

Même si la confession me rend ridicule, j'avoue que j'ai dû chercher sur Google une définition-explication de ce qu'est le **néolibéralisme**. Et voilà ce que j'ai trouvé :

- "Une théorie politique et économique qui tend à minimiser l'intervention de l'État".
- "Une forme de libéralisme qui soutient la liberté économique et le libre marché ", dont les "piliers fondamentaux sont la privatisation et la déréglementation".
- Les principales caractéristiques du néolibéralisme seraient le libre-échange, un État minimal, une banque centrale et un régulateur monétaire autonomes, les privatisations, la réduction des dépenses publiques, la déréglementation financière, la réduction des impôts pour les plus riches afin de promouvoir une "économie de l'offre", les "plans d'ajustement structurel" et le "soutien au processus de mondialisation".

A première vue, ce que les déclarations suggèrent ne semble pas avoir de rapport avec le verbe **tuer** : "prendre la vie".

Mais l'apparence anodine ne parvient pas à cacher l'évidence de la mort que génère l'application de cette théorie politique et économique.

Dans le temps qui m'est imparti pour ouvrir le Congrès, je partirai avec vous à la recherche de sujets concrets - de sujets discrets - pour le verbe "tuer" que vous avez placé, avec un ancrage évident dans la réalité, au centre du thème que vous avez choisi.

Une vieille histoire :

Personne n'ignore que la proposition néolibérale est séduisante, c'est un beau fruit à contempler, et le désir de le posséder s'insinue dans votre âme : liberté économique, libre marché, libre échange, vous serez qui vous voulez être, vous ferez ce que vous voulez faire, ce que vous êtes capable de faire, sans que cet ennemi appelé l'État conditionne vos objectifs, vos rêves, votre pouvoir. Vous serez le maître de vous-même, vous aurez votre monde et votre destin entre vos mains, vous serez comme des Dieux.

Le serpent est toujours là, la séduction, la tromperie, la mort aussi.

Nous rencontrons alors et maintenant quelque chose d'innommable qui porte en lui un poison qui nous atteint tous.

Alors et maintenant, la vie a sa chance, et la mort a sa chance.

J'ai toujours été frappé par le naturel avec lequel le récit biblique présente l'homme profitant de tout et risquant tout pour un rêve.

Ce que nous appelons le paradis sur terre n'est rien d'autre qu'un monde que Dieu a préparé dans les moindres détails, et dans lequel il a placé des êtres humains pour qu'ils en profitent et en prennent soin. C'était - c'est toujours - un espace d'abondance, de jouissance et de liberté, un espace dans lequel tout est à Dieu, et dans lequel tout est pour l'homme.

La mort n'était pas dans l'abondance. Ni dans la délectation. Ni dans la liberté.

La mort rôdait, tentait et se cachait dans la volonté de posséder.

Quand ce qui était à Dieu parce qu'il l'a donné, devient à l'homme parce que l'homme se l'approprie, alors apparaît la mort, fruit nécessaire de l'arbre de la possession : en m'appropriant le paradis, je le détruis - je me détruis moi-même - ; en m'appropriant le paradis, l'abondance, la délectation et la liberté disparaissent, la vie disparaît, je meurs !

La volonté de posséder séduit, trompe, ment. La volonté de posséder tue.

Et nous ne sommes plus surpris par l'affirmation du thème de ce congrès : "**Le néolibéralisme tue**", puisque la volonté de posséder est au cœur de cette théorie politique et économique.

Si je dis : "**le néolibéralisme tue**", en énonçant une vérité facilement vérifiable, je peux donner l'impression de me référer à quelque chose qui est extérieur à moi et qui reste extérieur à moi. Mais il n'en est rien : la volonté de posséder est mienne, elle est en moi, dans mon cœur.

D'où le rappel opportun de la parole de Jésus : "**Vous ne pouvez pas servir deux maîtres : Dieu et l'argent**". Ces mots éclairent ce qui se passe en moi.

Et **je devrai choisir** entre Dieu et l'argent ; entre la réalisation du paradis et l'appropriation du fruit défendu ; entre mon frère Abel et mes prétentions à être unique ; entre l'entente avec tout le monde et la solitude de nos confrontations ; entre donner la vie - qui est le propre de Dieu - et tuer - qui est la voie de l'idole appelée argent.

Je vais devoir choisir.

C'est ce que Jésus a dit : **vous ne pouvez pas servir Dieu et l'argent.**

Vous ne pouvez pas.

Et le cœur sent que **si je sers l'argent, je vais tuer.**

Les frontières tuent

Il est évident que si j'ai été appelé à ouvrir ce Congrès, ce n'est pas en raison de ma connaissance du libéralisme économique - j'ai déjà confessé mon ignorance - mais en raison de mon service en tant qu'évêque dans un diocèse frontalier. Car telle est la réalité : la géographie et la politique ont fait du diocèse de Tanger un territoire frontalier, où les clôtures des villes autonomes de Ceuta et Melilla sont hautes, dangereuses et mortelles, où l'océan Atlantique et la mer Méditerranée s'étendent, dangereux et mortels, et où le détroit de Gibraltar fait semblant d'être faussement proche. Deux barrières artificielles - les clôtures - et une barrière naturelle - les mers.

Ces barrières sont des pièges dans lesquels, depuis de nombreuses années, des milliers d'émigrants, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants ont été piégés à la recherche d'un avenir, que cet avenir s'appelle pain, justice, liberté ou dignité.

J'ai dit "piégé". Ils sont acculés, harcelés, humiliés et contraints d'endurer des souffrances qui seraient d'une cruauté inacceptable si on les infligeait à des criminels dans une prison ; ils sont poussés jusqu'à devoir accepter la maladie, la mutilation et la mort.

En tant que pasteur de cette église, j'ai dénoncé de toutes mes forces et presque de toutes mes paroles la violation continue des droits de ces personnes.

Il n'y avait pas besoin d'élaborer des réflexions politiques ou morales compliquées ; il n'y avait pas besoin de documents magistraux : la douleur était là ; l'humanité souffrait là ; le besoin criait là. On a pensé qu'il suffirait de le rendre visible, de le dénoncer, de le rendre visible aux yeux de tous.

Mais ce n'était pas comme ça. Il n'en est pas ainsi. J'allais devoir apprendre que, même avec la mort devant les yeux, nous sommes capables de ne pas voir, nous préférons ne pas voir, c'est dans notre intérêt de ne pas voir.

C'est la seule façon d'expliquer pourquoi les dénonciations se retournent contre ceux qui les font, comme si, ce faisant, ils s'attaquaient à la raison, au bon sens : "Vous voulez abolir les frontières ? S'il n'y a pas de travail pour nous, comment pouvons-nous accueillir plus de personnes, voulez-vous augmenter le nombre de chômeurs ? " Vous dites : " Nous pouvons partager avec le migrant notre petit bout de bois de chauffage, notre petit bout de pain " ?

Avec **combien** de migrants devrions-nous partager notre pain ? Cent mille ? Cent millions ?"

Des questions sur les frontières, sur le travail, sur le chômage et sur le pain, mais pas sur les migrants. Des questions de la part de quelqu'un qui a organisé sa vie, planifié son bien-être et qui n'est pas prêt à risquer le "sien" pour des "gens" qui n'ont rien à voir avec lui.

Ceux qui posent ces questions ne se rendent même pas compte qu'ils considèrent le migrant comme leur propre bien, ils le réduisent au statut de marchandise dont les propriétaires peuvent disposer, ils le réduisent à un facteur économique dans un monde sans âme.

Bien sûr, ils ne se rendent pas compte non plus que ces questions ne sont pas posées par la foi dans le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, mais par la foi dans le dieu de l'argent. Dans les comptes de l'argent, ce qui n'est pas partagé, est sauvé, gardé, gagné. Dans les comptes de Dieu, ce qui n'est pas partagé est perdu. Celui qui ne partage pas est perdu !

Et si ceux qui posent ces questions sont chrétiens, ils ne se sont pas encore rendu compte qu'ils sont aveugles, qu'ils n'ont pas commencé à croire, car ils n'ont pas vu Dieu dans leurs frères, ils n'ont pas reconnu le Christ dans les nécessiteux, ils n'ont pas vu Lazare couché sur le seuil de leur propre maison.

S'ils avaient commencé à croire, alors ils sauraient que la réponse à leurs questions ne s'arrête pas à cent millions, mais à TOUS : nous devons les accueillir tous.

Ce que je vais réciter ici comme une litanie, je l'extrait d'un rapport de 2017, sur la prise en charge médicale des migrants subsahariens, hôtes des camps autour de la ville autonome de Melilla. Je cite le camp et le motif de l'hospitalisation.

C'est comme un rapport de guerre :

Antiguo Jueves Amputation du pied

Gurugú Fracture du coude

Gurugú Fracture maxillaire

Gourugu Blessure au pied

Gourugu Lésion de la colonne vertébrale

Bolingo Morsure de chien

Bolingo Opération du bras

Bolingo Blessure à la colonne vertébrale [ne marche pas]

Carrier Brûlure au pied

Gurugú battu dans un retour en force

Antiguo Jueves Césarienne

Bolingo Jambe cassée

Gurugu Opération du genou de Gourgu

Gurugu Bras et jambe cassés

Gurugu Opération du bras

Nuevo Bolingo Glaucome

Bolingo Blessure au genou [obstacle].

Carrier Fracture du pied

Carrier blessé [saut d'obstacles]

Gurugú Blessé [sautant par-dessus la clôture]

Gurugú Blessé [sautant par-dessus la clôture]

Gurugú
Gurugú Blessé [saut d'obstacles]
Gurugú Blessé [saut d'obstacles]
Gurugú
Gurugú Cheville cassée
Bolingó Corps brûlé [incendie de bateau pneumatique]
Carrier ~~disloqué~~
Bolingó ~~Discalabré~~

Et ainsi de suite jusqu'à 168 annotations, dont la dernière dit : "Fracturado agresión directa de la mili" [Fracture, agression directe du service militaire] - fracture de l'os.

Dans cette litanie, il y a de nombreuses agressions subies avec des couteaux, avec des machettes, agressions directes par la milice, viols, brûlures, infections...

Qui se soucie de cette litanie ? Ceux qui consacrent leur temps à guérir les blessures laissées sur la chair des pauvres par la cupidité des riches.

Pour les rapporteurs de ces questions prétendument rationnelles, ces agressions, ces viols, ces brûlures, ces infections, ne sont que des notes sur le papier, des notes faites par une institution qui veille à ce que ces hommes et ces femmes blessés - leurs noms et prénoms figurent dans le rapport - soient soignés, mais qui n'arrive pas à ce que les États et leurs institutions se consacrent à rendre possible un avenir digne pour ces personnes, au lieu de se consacrer à les dépouiller de tout : passé, présent et futur.

Ils ne peuvent évidemment pas changer la mentalité de ceux qui posent froidement des questions.

Personne ne s'intéresse aux milliers de morts connus², hommes, femmes et enfants que nous enterrons loin de leur terre et encore plus loin de notre mémoire, de nos sentiments. Et si ceux qui meurent nous laissent indifférents, je demande : quel intérêt peut-on porter à ceux qui sont laissés brisés le long des routes ?

La réponse de Caïn au Dieu parti à la recherche d'Abel me vient à l'esprit, comme un souvenir de l'indifférence fratricide : " Suis-je le gardien de mon frère ? ".

Une question cynique qui ne peut être posée que par quelqu'un qui a oublié qu'il est "le frère de son frère". Et cet oubli fratricide, qui est le leur et qui est le nôtre, naît et grandit à l'ombre de la volonté de posséder, d'être unique, d'être propriétaire... Cet oubli fratricide naît et grandit à l'ombre des raisons que nous donnons pour-protéger ce que nous considérons comme notre bien-être.

L'information tue

Le premier moyen par lequel l'information tue est le "**silence de l'information**".

Ce silence est un pari sur le déni de la réalité.

Et quand la réalité jette ses morts à la porte de nos vies, alors le silence les réduira à la catégorie des morts insignifiants, des morts sans deuil, sans histoire, sans nom.

Ce silence est complice de la volonté de tuer de ceux qui mettent les pauvres gens en quête d'un avenir dans des petits bateaux et des canoës, où ils risquent fort de perdre la vie.

Ce silence favorise l'inhibition de la conscience personnelle et empêche la formation d'une conscience sociale sur la souffrance des migrants pauvres, sur la tragédie que la vie devient pour eux, sur leur mort horrible et évitable.

2 Hier, mardi 13 juillet 2021, un journal local - El Día, de Santa Cruz de Tenerife - a rapporté la mort de seize migrants qui avaient quitté Cabo Bajador dimanche.

Je n'ai pu trouver cette information que dans un autre journal : elDiario.es ; ici, dans un sous-titre, il était rappelé que "la route des îles Canaries reste la route la plus meurtrière vers l'Espagne avec 1 922 victimes cette année".

1 922 victimes, uniquement sur la route des Canaries, et nous étions dans la première quinzaine de juillet.

Ce silence est la mère de l'indifférence - l'aveuglement - qui nous rend insensibles à la compassion ; une indifférence dont nous craignons qu'elle soit active dans nos vies personnelles, dans les choix politiques que nous faisons, dans la communauté chrétienne à laquelle nous appartenons ; une indifférence qui, en

nous rendant insensibles à la compassion, ouvre un fossé entre nous et l'évangile de notre Seigneur Jésus-Christ, entre nous et Dieu.

Ce silence tue : il tue les migrants pauvres, et il nous tue !

L'information tue aussi lorsqu'elle est **utilisée au service du pouvoir** et contre les pauvres.

C'est un fait : aux frontières, il n'y a pas d'information libre, il n'y a pas de journalistes ; il n'y a que des répétiteurs des "informations" - c'est une façon de parler - fournies par les représentants du gouvernement ou des forces de sécurité de l'État.

Ce type d'"information", toujours biaisée, intéressée et déformée, rappelle les formes utilisées dans l'ancien fascisme nazi ; il s'agit toujours de blâmer les victimes et de justifier qu'elles soient des victimes.

Il faut un immense cynisme pour que les médias mettent en avant la violence des migrants qui tentent de sauter les barrières des villes autonomes de Ceuta et Melilla, et ignorent que ce ne sont que les migrants qui sont morts, les estropiés, les brisés, les hommes, les femmes et les enfants qui sont des migrants, que nous obligeons à passer des jours et des nuits dans les intempéries pendant des périodes interminables.

Pour ces informateurs de bureau, seuls les blessés parmi les forces de sécurité méritent d'être mentionnés, mais, au grand soulagement des migrants, ils sont toujours blessés légèrement.

Dans cette guerre contre les pauvres, le traitement de l'information - la manipulation de l'information - est une arme utilisée par les gouvernements pour endormir les consciences, criminaliser les victimes et justifier la violence à leur égard.

La vérité officielle est toujours un mensonge.

Elle nous empêche de nous sentir responsables des morts que nous avons déjà causées, et nous permet de continuer à regarder le spectacle sans responsabilité ni remords.

Cette vérité tue.

Une autre façon de faire de l'information contre les pauvres consiste à utiliser **le langage qui va dépersonnaliser** ceux qui viennent briser la quiétude de nos frontières sacrées.

Le titre de l'article était le suivant : " Une embarcation avec à bord 18 migrants et un mort est secouru dans le sud de Grande Canarie". Et le sous-titre ajoutait : "Le bateau a été repéré ce vendredi (16 juillet 2021) par l'avion Sasemar 103 à 80 miles de Maspalomas.

Le Secours en Mer a transféré **les sans-papiers** au port d'Arguineguín".

Un de mes amis a commenté : "Nous vivons sur les étiquettes : migrants, sans-papiers, illégaux, irréguliers... nous les appelons toutes les façons sauf "des personnes".

Sur ce bateau, il y avait " **un défunt** ", un parmi tant d'autres défunts comme il y en a tous les jours, un défunt normal... seulement ce défunt dont personne ne veut rien savoir, à mes risques et périls j'ai tendance à penser et dire qu'il est mort de soif, mort de faim, mort de froid, mort sans soins palliatifs, sans aucune assistance autre que la compassion terrifiée de ses compagnons d'infortune.

Non, celui-là n'est pas une personne décédée, il n'est pas sans-papiers. Celui-là, même si vous essayez de le dépersonnaliser, est votre frère, il est mon frère. Et dans la mesure où vous contribuez à ce que nous l'ignorions, à ce que nous l'oublions, dans la même mesure vous contribuez à ce que d'autres frères meurent demain.

Un autre mode normalisé d'information est **celui qui utilise le langage pour diaboliser** les hommes, les femmes et les enfants qui franchissent illégalement nos frontières.

Il est difficile de croire qu'un texte tel que celui que je vais reproduire puisse se trouver dans un quotidien national espagnol. Je ne cite pas le journal. Je ne cite pas l'auteur de l'"information". Je me limite à extraire ce qu'il "dit" des immigrants, sans le dire réellement :

"Jour J : quand les habitants de Ceuta se sont enfermés chez eux".

"Une semaine après l'avalanche historique d'immigrants, les voisins ... disent qu'"il semblait que nous étions en état de siège". Personne n'a quitté la maison. Les écoles étaient vides et les magasins étaient fermés".

"La ville de Ceuta se remet encore de l'avalanche de lundi dernier".

"... un déferlement inhabituel d'immigrants ... s'est transformé en une avalanche de clandestins... parrainés par le Maroc comme "arme de guerre" contre l'Espagne.

"... cette ville est habituée à gérer le passage continu de Marocains et d'Africains subsahariens"

"... la mère et la fille disent être restées à la maison par peur".

"Face à cette situation explosive, les habitants de Ceuta ont choisi de s'enfermer chez eux. "Nous avions peur, je ne vais pas vous tromper. Personne ne savait ce qui se passait. C'était une avalanche d'enfants courant dans les rues, ils étaient venus sans rien et cherchaient de la nourriture et des vêtements. Ils regardaient les vitrines des magasins pour voir ce qu'ils pouvaient acheter.

"... nous étions dans "une énorme panique".

"Ce sont des êtres humains et ils ont besoin de voler pour survivre.

"Beaucoup viennent par nécessité, d'autres viennent pour commettre ~~un~~ des crimes.

Voilà pour l'information, une information qui, oui, est bien plus dangereuse que tous les hommes, femmes, enfants et bébés qui sont entrés à Ceuta en ces jours de mai dernier : cette information étouffe les préoccupations de ceux qui se sont jetés à la mer, elle étouffe leurs espoirs, leurs larmes, leurs peurs, leur fatigue, elle étouffe leur humanité - elle nous prive de ce qui est le propre de l'être humain ; cette information, qui ignore la réalité des migrants, la déforme en même temps, car elle donne l'impression que ces hommes, ces femmes et ces enfants - dont certains sont des bébés - représentent une menace, un motif d'alarme, un danger pour le citoyen ordinaire.

Cette information tue.

Avec le Christ à la frontière

On pourrait donner ici de nombreux noms à la main qui s'acharne sur les migrants à la frontière sud de l'Espagne.

Il faudrait parler des lois iniques qui empêchent les pauvres d'exercer leurs droits fondamentaux ; il faudrait parler des politiques économiques qui génèrent des masses de pauvres, des politiques qui sont une fabrique d'affamés, d'hommes, de femmes et d'enfants abandonnés à leur malheur comme débris nécessaires du progrès et du bien-être de quelques privilégiés ; il faudrait parler de la complicité qui tue, la plus douloureuse de toutes, celle de l'Église, sympathisante habituelle des politiques économiques qui tuent, des politiques frontalières qui tuent, des politiques d'information qui tuent.

Mais je ne vais pas le faire. Je terminerai cette réflexion par une vieille lettre. Je l'ai écrite à l'Église de Tanger à l'automne 2014.

Elle était intitulée : "**Avec le Christ à la frontière**". Et je pense que c'est une bonne façon de clore ma réflexion.

L'histoire a fait de cette Église une frontière, et il aurait été naturel que, dans notre vie de croyants, cette frontière ne signifie qu'une limite ou une frontière reconnue entre deux États souverains.

Mais l'injustice, la violence et l'exploitation ont rempli les routes du monde de personnes appauvries et, pour elles, de nombreuses frontières sont devenues une limite imposée par les puissants aux droits qui appartiennent à tous, et un mépris des droits particuliers que les pauvres ont parce qu'ils sont pauvres.

L'égoïsme, l'arrogance, la cruauté, ont transformé nos frontières en barrières de rasoir, en barrières qui se prétendent infranchissables pour les appauvris de la terre, en scène pour un tissu de privations, de maladies, de blessures et de mutilations, en cimetière de jeunes vies et d'espoirs légitimes.

Pour les croyants, cette perversion déshumanisée de la frontière nous oblige à nous tenir à la frontière pour être aux côtés de ses victimes. Et la grâce de Dieu, la puissance de son Esprit, nous oint pour y assumer, en tant que témoins d'une nouvelle humanité, nos responsabilités envers les pauvres et envers l'Évangile qui nous a été confié.

La perversion de ces frontières n'est pas épisodique, pas plus que l'injustice, la violence, l'exploitation et l'arrogance qui les ont transformées en espaces de mort. Nos frontières sont des cimetières qui ne ferment jamais ; nous ignorons seulement quel sera - et combien seront - le prochain nom ou le prochain nombre à inscrire sur la liste des décès.

Dans cette structure de la mort que beaucoup voudraient opaque parce qu'ils veulent qu'elle reste impunie, il y a parfois des lacunes dans l'information, ou parce que les morts ne peuvent être cachés, ou parce que certaines images échappent au contrôle du pouvoir établi.

Le 15, jour de la fête de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, un de ces écarts s'est produit à la frontière de Melilla, par lequel un épisode de la vie d'un homme, pour quelques minutes seulement, est entré dans notre conscience : des agents de la Garde civile ont attaqué un migrant qui descendait de la clôture en territoire espagnol, le frappant jusqu'à ce qu'il perde connaissance, et dans cet état, sans prendre aucune

sorte de précaution sanitaire, ils l'ont déplacé et renvoyé en territoire marocain par un passage ouvert dans la clôture.

L'évidence des dommages injustement causés, de la violence gratuite exercée, du traitement humiliant infligé, exige que j'exprime, en tant qu'évêque, la solidarité de cette Église avec cet homme - avec tous les migrants - et notre communion avec lui, et rend urgent que cette Église reconnaisse publiquement ces migrants - baptisés ou non - comme ses enfants, et qu'à toute personne de bonne volonté, également aux autorités des villes et aux forces de l'ordre, elle demande pour eux ce qui leur est dû en justice, et par solidarité ce dont ils ont besoin.

La parole de Dieu et la frontière :

La perversion de la frontière fait irruption avec force dans notre eucharistie dominicale. La violence de la réalité fait que la parole de Dieu proclamée dans la liturgie résonne presque comme un sarcasme aux oreilles des opprimés et comme un blasphème aux oreilles de Dieu : "Je suis le Seigneur et il n'y en a pas d'autre ; en dehors de moi, il n'y a pas de dieu"... "Saluez la gloire et la puissance du Seigneur... car le Seigneur est grand".

Si nous ne l'entendons pas dans la communion avec les pauvres, la parole de Dieu ne sera qu'une parole prononcée pour flatter les oreilles des grands et non pour essuyer les larmes des petits.

Et toi, Église corps du Christ, Église des pauvres qui se risquent pour un rêve sur les barrières d'une frontière, tu cherches avec chacun une lumière pour que la parole du Seigneur résonne vraie et consolante dans le cœur de chacun de tes enfants.

Si vous prenez le parti de l'opresseur, la parole de Dieu ne sonne que comme un sarcasme et un blasphème.

Si vous prenez le parti des opprimés, si vous vous serrez les coudes autour d'eux, si vous marchez sans défense avec eux vers leur avenir, si vous faites la paix avec eux, alors, avec eux et avec le Christ, vous reconnaîtrez que les paroles de la prophétie sont vraies, et sur votre chemin le psaume de votre prière résonnera puissant et consolant : "Le Seigneur est grand et très digne de louanges ~~loué~~, plus redoutable que tous les dieux. Car les dieux des païens - les dieux du pouvoir, les dieux de l'injustice et de la violence - ne sont qu'une apparence.

Tu n'avances pas avec violence vers les violents ; tu les vaincs avec les armes de ta foi, de ton espérance et de ton amour ; tu les rends muets avec la force de ton chant. Si vous vous placez du côté des pauvres, vous serez toujours du côté du Christ Jésus, l'Agneau immolé et victorieux.

Indifférence et frontière

Dans ce fragment de la réalité de la frontière que nous avons pu connaître, il y a un aspect que je considère nécessaire de signaler comme significatif et inquiétant.

Un homme descendait la barrière frontalière et est tombé entre les mains de quelques gardes, qui l'ont battu et laissé à moitié mort.

Ce sont eux, les gardes-frontières, qui ont été les premiers à le voir s'effondrer, mais ils ne se sont pas occupés de lui, ils l'ont simplement ignoré et jeté de l'autre côté de la frontière.

Pendant qu'ils l'emmenaient, un véhicule médicalisé est passé à côté de lui, mais ne s'est pas arrêté ; une ambulance a fait de même, mais ne s'est pas arrêtée non plus ; et quelques citoyens qui faisaient leur habituelle marche contre le cholestérol et les kilos sont également passés.

C'est comme si, dans ce lambeau de réalité frontalière, la parabole du bon Samaritain était restée sans le personnage principal, sans le Samaritain compatissant.

Cette absence est accablante. On nous a permis de voir une parabole de l'indifférence mondialisée, mais s'agit-il d'une parabole de la réalité dans laquelle nous vivons ?

Église et frontière

En tant qu'Église :

- Nous joignons notre voix à celles des institutions et des personnes qui ont demandé que les événements du 15 octobre soient clarifiés, que les responsabilités soient établies et qu'il soit mis fin à la violation des droits fondamentaux des personnes, une violation continue qui a été jusqu'à présent ignorée, voire tolérée, par les autorités publiques.
- Nous demandons que soit autorisée la présence d'observateurs indépendants qui puissent rendre compte du respect ou de la violation des droits des personnes aux frontières.
- Nous regrettons que les autorités des États accordent plus d'attention à l'imperméabilité des frontières qu'au bien de la population.
- Nous regrettons qu'un fils de cette Église, qui était manifestement dans le besoin, ait été soigné à la frontière de Melilla, comme toute personne saine d'esprit, nulle part, n'aurait traité un animal blessé.
- Et nous dénonçons une information qui, parce qu'elle était trompeuse, intéressée et continue, a rendu possible, on pourrait même dire normale, cette scène de violence gratuite et d'indifférence collective que nous avons vu décrite à la honte et à l'étonnement de tous à la frontière de Melilla.

Église sans frontières

À notre grande confusion, nous, chrétiens, nous trouvons trop souvent près du pouvoir et loin des pauvres. Nous ne nous rendons même pas compte qu'en agissant ainsi, nous nous excluons de Jésus, nous restons loin de son évangile.

En Jésus de Nazareth, Dieu s'est révélé à nous sans frontières. Il rêve seulement que sa maison soit remplie d'enfants.

A toi, Eglise corps du Christ, tu as manifesté pour pauvres le même amour que pour Jésus :: Eglise sans frontières, Eglise mère de tous, Eglise qui s'offre à tous spacieuse et ouverte comme le cœur de Dieu.

Conclusion

Lorsque, dans le contexte de ce Congrès, nous faisons référence aux sujets possibles du verbe tuer, nous ne pensons pas à des maladies, ni à des accidents, ni à des calamités naturelles ; nous pensons à des choix personnels.

Mon impression personnelle est que ces options qui tuent ont un dénominateur commun, et c'est la volonté de posséder, la suggestion du pouvoir, la prétention d'atteindre le ciel avec notre tour de Babel.

La mort passe par le cœur de l'homme.

C'est dans le cœur que nous décidons quel seigneur servir, lequel aimer et lequel mépriser, pour lequel se dévouer et lequel ignorer.

Résumée par Jésus, la maxime est la suivante : "Vous ne pouvez pas servir à la fois Dieu et l'argent".

Et nous, je pense que sans le trahir, nous pouvons le traduire comme ceci : Vous ne pouvez pas servir l'homme et l'argent.

Vous ne pouvez pas.